



Cronfa - Swansea University Open Access Repository

This is an author produced version of a paper published in:

Nottingham French Studies

Cronfa URL for this paper:

<http://cronfa.swan.ac.uk/Record/cronfa40436>

Paper:

Rodgers, C. (2019). Simone de Beauvoir et son père: un « amour de tête » déçu. *Nottingham French Studies*, 58(1), 28-43.

<http://dx.doi.org/10.3366/nfs.2019.0234>

This is an Accepted Manuscript of an article published by Edinburgh University Press in *Nottingham French Studies*. The Version of Record is available online at: <http://www.euppublishing.com//doi/10.3366/nfs.2019.0234>.

This item is brought to you by Swansea University. Any person downloading material is agreeing to abide by the terms of the repository licence. Copies of full text items may be used or reproduced in any format or medium, without prior permission for personal research or study, educational or non-commercial purposes only. The copyright for any work remains with the original author unless otherwise specified. The full-text must not be sold in any format or medium without the formal permission of the copyright holder.

Permission for multiple reproductions should be obtained from the original author.

Authors are personally responsible for adhering to copyright and publisher restrictions when uploading content to the repository.

<http://www.swansea.ac.uk/library/researchsupport/ris-support/>

SIMONE DE BEAUVOIR ET SON PÈRE: UN « AMOUR DE TÊTE »¹ DÉÇU

Résumé:

Cet article analyse en détail comment, principalement dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*, mais aussi dans d'autres textes autobiographiques, Simone de Beauvoir construit la relation à son père pour élaborer sa propre « belle histoire », quitte à simplifier le portrait de son père et à ignorer l'influence qu'il a pu avoir sur son parcours d'intellectuelle, de femme et de théoricienne féministe. Beauvoir, qui se flattait d'unir « un cœur de femme, un cerveau d'homme » se conduit à la fois en fille bafouée dans son amour pour son père et en fils rival de ce dernier.

Mots-clés: Simone de Beauvoir, fille, père, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, autobiographie.

Peu de femmes ont dû autant réfléchir et écrire sur leur propre vie que Simone de Beauvoir qui a consacré quatre volumes à l'analyse et au récit de sa personne, et a publié deux autres récits la touchant de près, *Une mort très douce* et *La Cérémonie des Adieux*, ainsi que les *Cahiers de jeunesse 1926–1930*, sans compter sa volumineuse correspondance². Dans cette masse autobiographique, *Mémoires d'une jeune fille rangée* occupe une place privilégiée puisque c'est dans ce volume, ainsi qu'au début de *Tout compte fait*, qu'elle traite de son enfance, or on sait que Beauvoir a insisté sur l'importance de la petite enfance sur le développement d'une vie³.

Le père est un des personnages dominants de *Mémoires*. Beauvoir a construit ce texte comme une démonstration: en particulier, elle y analyse comment le père a, par son rôle de représentant de la bourgeoisie, ses échecs financiers et la non reconnaissance de sa fille à l'adolescence, aiguillonné, en partie contre son grès à lui,

celle-ci vers sa vocation d'intellectuelle et d'écrivaine. La démonstration est convaincante, le cas exemplaire. Sans renier les analyses que présente Beauvoir de son père, faut-il pour autant les accepter sans nuances? En 1929, à la fin des *Mémoires*, a-t-elle vraiment rompu avec son passé comme elle le clame? L'absence quasi-totale du père dans le reste de son œuvre autobiographique signifie-t-elle que Beauvoir s'est vraiment détachée de l'emprise paternelle? Est-elle aussi sincère qu'elle l'affirme en ce qui concerne ce qu'elle a hérité du père? Ou la femme au « cerveau d'homme » (MJFR, p. 413) cherche-t-elle, tel un fils, à tuer le père?

Dans *Mémoires*, Beauvoir brosse le portrait de son père, Georges Bertrand de Beauvoir (1878–1941). Issu d'une famille bourgeoise aisée, il fut un excellent élève au collège Stanislas; il compensait sa faiblesse physique et son dégoût des activités sportives par sa passion pour la lecture. Il brillait aussi pour plaire à sa mère, et quand celle-ci mourut, alors qu'il n'avait que treize ans, il n'excella plus que dans ses matières préférées: la littérature et le latin. Sa véritable passion était le théâtre, mais les conventions sociales l'empêchant d'assouvir son penchant, il se rabattit sur une orientation qui certes fait appel à des qualités d'acteur mais qui est respectable: des études de droit. Comme il ne compléta pas sa thèse, il ne put exercer en tant qu'avocat, mais seulement comme secrétaire d'avocat. Beauvoir explique que son père avait des aspirations aristocratiques au-dessus de sa classe et de ses moyens. Son charme, son intelligence et son éloquence lui permettaient un temps de faire illusion, mais sans qu'il soit vraiment accepté par l'aristocratie. Ses idées étaient de droite: il était sexiste, antiféministe, raciste, antidreyfusard, anti-intellectuel, nationaliste, royaliste. Contrairement à la mère de Beauvoir qui était une fervente catholique, il était athée. Ce n'est évidemment que rétrospectivement que Beauvoir peut catégoriser

ainsi les idées de son père. D'abord, comme tout jeune enfant, elle est prête à accepter les valeurs paternelles.

Le portrait de son père, que ce soit celui qu'elle brosse en 58 ou en 72, répond à un besoin: il doit être perçu comme le représentant d'une classe, la bourgeoisie, qu'elle a non seulement quittée, mais qu'elle exècre. Voici comment elle introduit sa propre naissance dans *Tout compte fait*:

En se mariant, elle à vingt ans, lui à trente ans, en ayant un an plus tard un enfant, deux jeunes bourgeois se conformaient aux mœurs de leur milieu et de leur temps.

L'être de cet enfant était d'avance donné: français, bourgeois, catholique. (p. 14)

De même dans *Une mort très douce*, se remémorant les dernières paroles de son père, elle remarque: « Mon père coïncidait exactement avec son personnage social: sa classe et lui-même parlaient par sa bouche d'une seule voix. » (p. 161).

Dans *Mémoires*, elle montre comment, graduellement, au contact des pensées d'autres personnes, à la suite de ses lectures et réflexions et expériences personnelles, elle a pris sa distance d'avec les idées paternelles. À l'adolescence, au doute sur l'inaugurabilité des positions paternelles succèdent la certitude de leur faillibilité et l'opposition. Beauvoir se met à exécrer la bourgeoisie, et son père étant le principal porte-parole de l'idéologie bourgeoise, elle se révolte contre ses valeurs. Très tôt le père comprend que sa fille va « trahir [s]a classe » et est en train de passer « dans le camp ennemi » (p. 247) en devenant une intellectuelle. Père et fille s'affrontent par auteurs interposés: alors que le père encourage sa fille à lire Anatole France et Maupassant, pour lesquels elle n'éprouve que dégoût, il condamne ses auteurs à elle. Il a le culte de la famille; elle boude les réunions familiales, attaque le mariage

bourgeois et désapprouve l'attitude du père envers les femmes. Les hostilités entre la jeune fille et ses parents sont ouvertes, et elle se rappelle: « il ne cherchait même plus à me convaincre, mais seulement à me prendre en faute » (p. 266). Finalement, une fois que Simone réussit l'agrégation et quitte l'appartement familial, ses parents « avaient perdu sur [elle] toute emprise » (FA, p. 23)⁴.

L'hostilité ouverte avec le père, leur affrontement a certes ses racines dans des prises de position morales, politiques et sociales totalement différentes, mais elle s'explique aussi par un manque de reconnaissance par le père de sa fille à un moment crucial du développement psychique et physique de cette dernière. Beauvoir raconte une histoire entre un père et une fille qui pourrait servir de cas dans un manuel de psychanalyse tant il est classique. Voici comment elle l'analyse:

Je crois que j'ai eu une enfance, une adolescence absolument classiques, avec la fixation sur la mère, d'abord, toute petite; avec ensuite, très nettement, un complexe d'Œdipe et une fixation sur le père, accompagnée d'une grande jalousie par rapport à la mère. (FJ, p. 253)

Elle résiste d'ailleurs, me semble-t-il avec raison, à l'interprétation que tente de lui imposer Jeanson et selon laquelle elle n'aurait pas vécu un Œdipe classique⁵. Geneviève Shepherd, par contre, abonde dans le sens de Beauvoir: « Beauvoir's own interpretation of her life story in many ways mirrors the psychanalyst's fairy tale »⁶. Et en effet, dans *Mémoires*, Beauvoir décrit une petite fille qui passe par les différents stades du développement psychique « normal »⁷. D'abord elle est confiée à des mains féminines, celles de sa nourrice et de sa mère, et ce sont les décisions de cette dernière qui dominent sa vie. Elle dit de son père qu'elle « le voyai[t] peu » (p. 11), et qu'à

l'époque il « n'avait pas dans [sa] vie de rôle bien défini » (p. 11). Elle parvient à attirer son attention à partir du moment où elle va à l'école: il s'intéresse alors à ses succès, ses progrès (p. 36). Le père se met à surveiller son orthographe, il entretient avec elle des conversations intellectuelles, lui fait des lectures, lui conseille des livres. Typiquement, son père est la personne la plus stimulante de son entourage. Il lui apparaît « drôle », « intéressant », « brillant » (p. 36). Comme la jeune Colette, Simone convoite les fournitures de bureau de son père qu'elle n'a pas le droit de toucher⁸. Petite, elle est « subjuguée » par ce père (p. 51), puis elle apprend « à l'admirer plus sérieusement » (p. 51). Elle remarque: « je m'émerveillai de sa culture, de son intelligence, de son infaillible bon sens » (p. 51). Avec lui, elle se hisse dans une « sphère limpide » (p. 52), où elle n'est « pour lui ni un corps, ni une âme, mais un esprit » (p. 52). Elle ajoute: « Quand je retombais au niveau ordinaire, c'est de maman que je dépendais; papa lui avait abandonné sans réserve le soin de veiller sur ma vie organique, et de diriger ma formation morale. » (p. 52). Sa famille correspond tout à fait à la famille bourgeoise traditionnelle avec une nette distribution des rôles sexués entre le père, tourné vers le monde extérieur, stimulant, intellectuel, et la mère, enfermée dans la sphère domestique et morale, étouffante, et maintenue dans les soins du corps.

Le père est donc celui qui permet à Simone de s'élever au-dessus de sa condition ordinaire, celui grâce à qui elle commence à exister par ses pensées. On peut déceler dans ses sentiments un amour identificatoire pour le père: elle veut briller intellectuellement autant que lui. Comme le note Benjamin: « we can often observe the creation of a fantasy father-hero who is able to represent the link to the exciting outside and assume the role of standing for freedom, separation, and desire »⁹. Benjamin montre bien les effets négatifs d'une société patriarcale pour les jeunes

filles, qui dans une telle organisation sociale ne peuvent devenir sujet désirant qu'en s'identifiant au père, le seul qui puisse négocier leur passage de l'état de dépendance à la mère à l'indépendance dans le monde. Le problème est que « l'identification au père en tant que sujet désirant apparaîtra comme du vol, ou frauduleuse; bien plus, elle entre en conflit avec la figure culturelle de la femme en tant qu'objet sexuel, et avec l'identification de la petite fille à la mère »¹⁰. En effet, à cause de la répartition des rôles sexuels dans une société patriarcale, la petite fille doit sortir de ce complexe de masculinité pour développer un amour passif pour le père, vouloir se faire désirer en tant qu'objet. Il semble que la jeune Simone négocie ce passage dans sa petite enfance et qu'elle développe un amour hétérosexuel pour son père¹¹. Elle raconte comment en grandissant ses « sentiments pour [s]on père s'exaltèrent » (p. 98). Elle est transportée quand son père l'emmène au théâtre. Ce « tête-à-tête avec [s]on père » lui donne l'impression « qu'il n'appartenait qu'à [elle] » (p. 98). Elle avoue l'aimer « avec romantisme » (p. 99). Elle se sent à l'âge de onze ans « presque *en couple* avec [s]on père » (FJ, p. 255). En accord avec le schéma du complexe d'Edipe chez la fille, elle développe parallèlement des sentiments hostiles envers sa mère, et surtout une grande jalousie envers elle¹². Elle avoue: « Ma véritable rivale, c'était ma mère. » (p. 149). Or les parents de la petite Simone sont encore très unis. Bien que Beauvoir soit discrète dans *Mémoires*, elle mentionne que dans le nouvel appartement elle peut entendre son père ronfler quand elle est couchée, et que cette « promiscuité » (p. 138) la gênait, au point qu'elle se mit à avoir des cauchemars. Mais étaient-ce bien les ronflements du père qui la traumatisèrent ? Bair rapporte que Beauvoir lui a dit: « I think they continued to fuck for a long time. When I was home my sister and I lived in a room right next to theirs and heard them from time to time. », et Bair précise: « During the six years of my interviews and conversations with SdB, this was the only

time she used this expletive. »¹³. La prise de conscience que ses parents avaient des rapports sexuels a dû être d'autant plus perturbatrice qu'elle souhaitait avoir son père pour elle seule. Dans *Le Deuxième Sexe*, Beauvoir insiste sur le choc que constitue pour les jeunes filles la découverte des relations sexuelles entre leurs parents, or elle s'est souvent servi de son propre cas pour écrire cet essai¹⁴. Non seulement les parents sont encore unis par un lien physique, mais le père est solidaire de la mère dans toutes ses décisions qui concernent ses filles, même s'il ne les approuve peut-être pas intérieurement. Dans ce domaine, les décisions de la mère sont irréversibles. S'il était frustrant, le lien très fort qui unissait alors les parents permettait certainement à la jeune Simone de s'adonner en toute confiance à son amour pour le père. L'expulsion du paradis n'en fut que plus brutale.

La chute a lieu à l'adolescence, période pendant laquelle l'esprit est forcé de se rappeler qu'il est attaché à un corps, et à un corps que Beauvoir perçoit comme malade: en effet, elle voit le corps féminin adulte comme sujet à des gonflements (les seins, le ventre ballonné des femmes enceintes, même son fantasme d'agrandissement des vessies des femmes adultes)¹⁵. Avec ses seins bourgeonnants, ses règles, il lui devient difficile de s'éprouver comme simple esprit. Le pire cependant est le changement dans le regard paternel; elle craint qu'il ne se mette à la considérer « comme un organisme » (p. 141).

Le regard du père sur sa jeune fille adolescente est crucial comme l'explique Didier Laru: « La jeune fille a besoin d'être reconnue par son père en tant que femme pour être rassurée sur sa capacité à plaire et à se faire aimer. »¹⁶. Cette analyse est corroborée par Alain Braconnier dans *Les Filles et les Pères* et aussi par Françoise Hurstel qui explique que le père exerce « une fonction du regard sur le corps et la féminité naissante de la fille »¹⁷. Ainsi,

sous l'œil du père, et se voyant vue « autrement », la fille « réalise » (c'est-à-dire fait prendre réalité) son corps qui prend alors valeur imaginaire de « corps féminin » et de signification phallique, c'est-à-dire un objet capable d'éveiller le désir chez l'Autre masculin.¹⁸

Le père doit aider sa fille à accepter sa féminité en lui faisant comprendre qu'elle est une jeune fille séduisante qui ne lui est pas destinée. Dans *Le Deuxième Sexe*, Beauvoir souligne bien le rôle vital du père à l'adolescence de sa fille:

Si le père manifeste de la tendresse pour sa fille, celle-ci sent son existence magnifiquement justifiée; [...] elle est comblée et divinisée. [...] Si cet amour lui est refusé, elle peut se sentir à jamais coupable et condamnée; ou elle peut chercher ailleurs une valorisation de soi et devenir indifférente à son père ou même hostile. (II, p. 40).

Or, au lieu d'aider sa fille à traverser l'âge ingrat, Georges de Beauvoir se met à faire des remarques sur son acné, ses manières gauches, ses tics. Comme le note Bair, Simone a été profondément blessée que son père la trouvât laide et le lui dît¹⁹. Lors d'un entretien Beauvoir acquiesce à l'analyse de sa sœur qui trouve que leur père avait été « très brutal » avec Simone et elle renchérit: « Je pense que la chose qui n'allait pas, c'était précisément la brutalité de Papa; il me disait toute la journée ‘comme tu es laide’ ». ²⁰ Le père se met à passer plus de temps avec Hélène, « qui restait une jolie enfant » (MJFR, p. 149), ce qui déclenche la jalousie de Simone, qui ne comprend pas pourquoi le père ne l'apprécie plus alors qu'elle travaille si bien et

s'est engagée à fond dans la voie qu'il a tracée. En effet, les affaires du père allant mal, il a préparé ses filles à la nécessité pour elles de travailler: « vous ne vous marierez pas [...]. Vous n'avez pas de dot, il faudra travailler » (MJFR, p. 145). De même, par prudence, le père oriente sa fille aînée vers le fonctionnariat (tandis qu'il hait les fonctionnaires). Alors que Simone suit à merveille les dictats du père, celui-ci lui préfère des jeunes filles plus gracieuses ; elle est désorientée et blessée par sa réaction. Certes, Beauvoir adulte, qui rédige ses mémoires, supplée l'explication manquante: sa fille est perçue par son père comme la « vivante incarnation de son échec » (MJFR, pp. 245–6). À ses yeux, en choisissant le professorat, non seulement Simone trahit sa classe, mais elle renie son sexe (MJFR, p. 247). Il faut dire que la société française du début du vingtième siècle est empreinte de préjugés contre les femmes qui prennent leurs études sérieusement et se destinent au professorat. Isabelle Grellet et Caroline Kruse décrivent ce contexte social et montrent en particulier l'influence qu'a pu avoir le roman de Colette Yver, *Les Cervelines* qui « mett[ait] en garde les jeunes filles contre les séductions intellectuelles », car à étudier elles risquaient de se dessécher, de s'étioler et de devenir incapables d'aimer²¹. La jeune Simone n'a pas assez de recul pour comprendre que le discours du père ne correspond pas à ses aspirations profondes pour sa fille, et qu'en suivant à la lettre ses recommandations, elle se l'aliène. La condamnation du père est d'autant plus pénible pour la jeune fille qu'elle avait espéré que son père la soutiendrait dans cette voie ardue qui allait à l'encontre des bienséances sociales²². Un autre facteur a certainement joué. Le regard que portait son père sur la jeune Simone a changé du tout au tout à partir du moment où elle a développé un corps de femme. Le père ne pouvait plus alors la considérer comme un être asexuel, un pur esprit: il s'est trouvé

confronté à une femme, or pour lui une femme, si elle doit être éduquée, est avant tout un objet sexuel, qui doit être physiquement plaisant.

Beauvoir se sent abandonnée, « lâchée » est le mot qu'elle utilise (FJ, p. 253), et de la même façon qu'elle va s'opposer aux valeurs bourgeoises du père, elle va se détourner de lui en tant qu'objet de son amour. Si Alex Hughes a raison, il est possible que Beauvoir en veuille à son père inconsciemment pour une autre raison. En effet, Hughes montre comment la mère de Beauvoir est perçue comme « a subjugatory, invasive entity » qui menace sa fille d'absorption²³. Et analysant comment Simone a recours à des doubles pour tenter de se protéger, elle note: « Beauvoir's biological father has curiously little to do with the trajectory I am outlining »²⁴. C'est normalement le rôle du père de séparer l'enfant de sa mère, et donc d'encourager son développement autonome. Braconnier note cette fonction « de tiers séparateur de la mère » qui protégerait de bébé d'une confrontation continue ou trop intense avec la mère²⁵. Benjamin aussi souligne que « Current reinterpretations of penis envy have emphasized the girl's need to identify with *the father as a figure of separation* from the preoedipal mother. »²⁶. Or il semble que Georges de Beauvoir n'ait guère joué son rôle, mais Beauvoir n'a-t-elle pas – consciemment ou non – aggravé son incompétence de père? En effet dans *Mémoires* et *Une mort très douce*, elle conte une anecdote qui se veut révélatrice du peu d'autorité qu'avait le père dans la vie des fillettes et sur sa femme, et qu'elle considère importante puisqu'elle la mentionne au moins deux fois: le père avait eu l'idée d'offrir à ses filles des bicyclettes, or la mère s'est opposée à la suggestion paternelle, et c'est elle qui a gagné. Cependant, dans *Souvenirs*, Hélène de Beauvoir, qui est loin d'excuser le père de ses fautes, se rappelle l'événement différemment: les deux fillettes se seraient liées avec la mère contre le père pour préserver leur image de petites filles modèles.

Que s'est-il réellement passé? En tout cas, dans la version de Beauvoir, la scène fait ressortir la démission du père qui l'a littéralement abandonnée à la tyrannie de la mère.

Simone finit par se détacher de ses parents, que souvent elle amalgame en un « ils » indifférencié contre lequel elle s'insurge, même si ces conflits lui en coûtent encore. En accord avec son principe qui est de ne plus s'intéresser à ce qu'elle ne peut pas obtenir, Simone va tirer un trait sur son père, sa personne et ses valeurs. Benjamin a bien expliqué ce phénomène : la fille, déçue par la non-reconnaissance du père, va se tourner vers le phallus, et poursuivre des activités valorisantes, comme l'investissement intellectuel. En effet, si les filles cherchent souvent dans le père « a different object in whom to recognize their independence. [...] when this father is unavailable, envy of the penis expresses the girl's longing for him »²⁷. Simone s'engage à fonds dans ses études où elle brille. Incapable d'être valorisée aux yeux du père en tant que fille, elle abandonne toute tentative de lui plaire et se bat sur son terrain à lui: la culture, l'intellect, la littérature. À partir de ce moment, on pourrait dire que Simone se conduit plus comme un fils, en rapport de rivalité avec son père, et qui a besoin de le détruire pour affirmer son autonomie.

Bien qu'elle ne le dise pas, il me semble que le détachement du père est facilité d'abord par sa relation avec Jacques, son cousin et premier amour. Comme le père, il la subjugue au début par sa culture, sa connaissance de la littérature d'avant-garde, ses sorties nocturnes dans les bars. Simone développe dans *Cahiers de jeunesse* les attraits de Jacques d'autant plus facilement qu'il est absent. Son « prince charmant » devait être un homme qui la « subjuguerait par son intelligence, sa culture, son autorité » (MJFR, p. 201) – comme son père l'avait fait... Elle confie à Jeanson : « le mari que j'épouserais, je voulais qu'il ressemble à mon père » (FJ, p. 254). Comme

beaucoup de femmes qui ont souffert d'un manque de père, Simone cherche dans son amant, quitte à l'idéaliser, la possibilité d'obtenir une identification père-fille qui leur permette de se sentir reconnue en tant que sujet. Selon Benjamin, ce mécanisme provient de la non reconnaissance par le père de sa fille, qui la pousse vers une « idealization of the phallus » et encourage « adult women's fantasies about loving men who represent their ideal »²⁸. Quand Jacques revient, et que Simone est confrontée à sa décevante réalité, Sartre est déjà en place pour prendre la relève, et lui aussi peut être vu comme un substitut du père bien qu'elle s'en défende *jusqu'à un certain point*: à son « Je ne crois pas du tout que j'aie cherché en lui un succédané de mon père », Beauvoir ajoute « Cependant, l'idée que je me faisais de notre couple fut indirectement influencée par les sentiments que j'avais portés à mon père. » (MJFR, p. 202). À partir du moment où Simone est prise en main par Sartre (MJFR, p. 473), elle peut se distancier du père (et de la mère aussi)²⁹.

Le père disparaît alors pour ainsi dire de ses écrits et de sa vie. Dans *Une mort très douce*, elle dit comment son père « apparaissait très rarement et d'une manière anodine » (p. 159) dans ses rêves. Dans *La Force de l'âge*, le déclin, l'agonie et la mort du père sont traités en un paragraphe dans un livre de presque sept cents pages. Elle mentionne son admiration mêlée de surprise pour le sang-froid et réalisme du père devant la mort, ainsi que son refus de la présence d'un prêtre, mais elle fait preuve d'une grande froideur: « J'assistai à son agonie, à ce dur travail vivant par lequel la vie s'abolit, m'essayant vainement à capter le mystère de ce départ vers nulle part. » (FA, p. 560). Dans *Une mort très douce*, elle se souvient: « Quand mon père est mort, je n'ai pas versé un pleur. » (pp. 46–7). Par contraste, sa sœur se rappelle avec beaucoup plus d'émotion de la « mort particulièrement triste » du père dans *Souvenirs*. Cette mort, contrairement à celles de sa mère ou de Sartre, ne semble avoir

eu aucune répercussion sur Simone. Pourtant, Beauvoir a confié à Bair que son père « was the most important parent, the one who had the most influence, who meant the most to [her] »³⁰.

Dans *Une mort très douce*, Beauvoir semble vouloir continuer à régler son compte avec son père, dans le sens où chaque fois qu'elle le mentionne, c'est pour rappeler un de ses traits de caractère déplaisant: son hypocondrie, sa mauvaise humeur (p. 22), son égoïsme (p. 25), ses infidélités, sa méchanceté et son avarice vis-à-vis de Poupette en particulier (p. 62). Elle semble même lui reprocher d'avoir comblé sexuellement sa femme pendant dix ans (p. 51). Elle ne cache pas que le père visitait des prostituées, fait qu'elle avait tu dans *Mémoires*, peut-être, comme se le demande Ursula Tidd, pour épargner sa mère encore vivante à l'époque³¹. Beauvoir a certainement purgé tout sentiment positif qui pouvait l'attacher à son père, dans un geste qui ressemble à la fois à celui d'une déception amoureuse et à celui du fils toujours un peu meurtrier du père.

Anne Strasser note que ce qui est intéressant dans l'autobiographie, ce sont les déformations inévitables qui y figurent car elles renseignent sur le rapport que l'autobiographe entretient avec son passé et sur l'image qu'elle a voulu laisser d'elle³². Pour mieux comprendre le portrait paternel que peint Beauvoir dans ses écrits autobiographiques, il faut revenir sur ses intentions. Dans *Castor de guerre*, Danièle Sallenave explique comment « *les Mémoires de Simone de Beauvoir sont le résultat d'une entreprise concertée, et accomplie sans faiblesse* », que son but est de « *conquérir la nécessité sur la contingence* »³³. Pour ce faire, Beauvoir identifie « la ligne générale de [sa] vie » (TCF, p. 44), quitte à simplifier et réécrire le passé. En rédigeant *Mémoires* elle est fidèle à la promesse qu'elle s'était faite dans son enfance:

« Ma vie serait une belle histoire qui deviendrait vraie au fur et à mesure que je me la raconterais. » (p. 234), se promettant: « adulte, je reprendrais en main mon enfance et j’en ferais un chef-d’œuvre sans faille » (MJFR, p. 79). Beauvoir, telle Sartre dans *Les Mots*, propose une lecture à rebours de sa jeunesse. Alors que dans *Mémoires* elle met la démonstration en place, dans *Tout compte fait*, le récit maintenant bien rôdé acquiert le côté caricatural des films passés en accéléré. Le portrait de son père fait partie de sa démonstration, mais ce faisant, que sacrifie-t-elle?

Beauvoir a soutenu qu’elle avait « raconté sans rien omettre [s]on enfance, [s]a jeunesse » (FA, p. 13). Or on a déjà vu que ce n’était pas le cas, puisqu’elle a soigneusement omis les infidélités paternelles de son récit. Ensuite, il y a la question de la sincérité, à laquelle, selon Jane Heath, Beauvoir fait constamment appel³⁴, mais on peut émettre des doutes à ce sujet, ne serait-ce qu’en se penchant sur la façon dont Beauvoir parle de sa toute petite enfance. Dans *Mémoires*, celle-ci est présentée comme heureuse, mais avec des nuances, telles sa jalousie envers Poupette, les crises furieuses qui la terrassaient (p. 17), et son déni de l’existence de conflits entre les gens qu’elle aimait. Elle se crée même, jusqu’à un certain point, une deuxième naissance, qui a lieu dans le cabinet du père, « dans la niche creusée sous le bureau » (p. 10), dans le rouge, le noir et le chaud des tapisseries et meubles sombres. Est-ce sa façon de tenter d’échapper à l’emprise maternelle écrasante, et de se présenter telle Athéna, jaillie directement de la tête de Zeus, ou de contrer le manque d’un père trop absent?

Dans *Tout compte fait*, ces nuances ont disparu: son enfance est heureuse (p. 15), elle ne souffre aucunement de jalousie envers Hélène, les conflits entre les parents sont minimisés et les crises sont interprétées dans un sens positif. En fait, tout problème a disparu jusqu’à l’adolescence (p. 19). À Jeanson, elle peindra le même tableau, d’une « toute petite enfance – qui avait été très équilibrée, et très très heureuse,

certainement » (FJ, p. 251). Beauvoir renforce la « belle histoire », quitte à réécrire son enfance.

Il est un autre aspect de sa vie que Beauvoir semble avoir embelli: son acceptation de son être femme. Dans *Mémoires*, elle affirme n'avoir pas regretté, enfant, être née de sexe féminin: « je ne déplorais pas d'être une fille. [...] je ne voyais nulle raison positive de m'estimer mal lotie » (pp. 76-7). Dans *Tout compte fait*, elle souligne la fierté de sa mère « d'avoir réussi un premier enfant » (pp. 14-5) et insinue juste que si le deuxième enfant de ses parents avait été un garçon, elle « en aurai[t] plutôt pâti » (p. 18). Elle insiste par contre sur la déception de ses parents – réduit à un « on » – devant le sexe de Poupette: « on regrettait qu'elle ne fût pas un garçon » (p. 15). Étant donné l'organisation très patriarcale de sa famille, il est peu probable que le sexe de Simone ait ravi sa famille, et on peut se demander si la déception ressentie par ses parents à la naissance de Poupette n'a pas aussi auguré sa propre naissance, point qu'elle n'envisage à aucun moment. Certes, derrière le contentement naïf de la jeune Simone dans *Mémoires*, on peut voir se profiler en filigrane l'amertume de l'écrivaine du *Deuxième Sexe*, pleinement consciente des contraintes imposées, du fait de son sexe, à son jeune moi. Ainsi, en faisant précéder « je ressentis vivement mon enfance, jamais ma féminité » (p. 77) de « je n'imputai qu'à mon âge les contraintes qu'on m'infligeait » (p. 77), elle souligne les limites de l'analyse de la fillette. Et quand Beauvoir affirme ensuite: « toute mon imagination s'employait à anticiper mon destin de femme », elle a l'honnêteté de préciser: « Ce destin, je l'accommodais à ma manière. » (p. 77), or cet accommodement s'apparente plutôt à une négation du destin féminin tel qu'il était envisagé à l'époque, surtout qu'elle refusait la maternité. En réalité Simone est fière du fait que son père en particulier dise: « Simone a un cerveau d'homme. Simone est un homme. » (p. 169)³⁵.

Dans les *Cahiers de jeunesse* elle s'enorgueillit de sa double appartenance au monde des hommes et à celui des femmes, de même que dans *Mémoires*, elle se flatte d'unir « un cœur de femme, un cerveau d'homme » (p. 413). Elle ne semble pas se rendre compte qu'elle fonctionnait comme femme alibi et qu'elle devait sacrifier une part de sa féminité, dans sa relation avec Sartre en particulier. L'auteure des *Mémoires*, qui a pourtant déjà écrit *Le Deuxième Sexe*, ne semble guère vouloir prendre en compte son ambivalence envers son sexe, qu'elle n'est prête à accepter que si elle en nie la dimension organique et la possibilité d'être mère. Or cette ambivalence, il est probable qu'elle soit en partie née de l'attitude de son père envers elle à l'adolescence et des répercussions négatives qu'a pu avoir son identification masculine.

Dans le premier volume de son autobiographie, Beauvoir nous présente donc un conte où elle montre comment elle est sortie victorieuse et libre de la condition dans laquelle elle était née. Dans son schéma, elle doit laisser derrière elle ses parents et les valeurs dont ils sont porteurs. Il me semble cependant qu'elle s'est convaincue un peu trop facilement qu'elle avait refermé la porte sur sa jeunesse et qu'en fait elle a continué à subir l'influence de son père bien après qu'elle se fut détachée de lui. D'après Shepherd, les fictions de Beauvoir sont le lieu où ressurgissent toutes les émotions réprimées, et en particulier sa relation au père: « repressed desire for union with the father [...] recur[s] constantly throughout her seven fictional works in a thematic return of her own repressed fears and desires³⁶ ». Mais les séquelles de la relation au père sont visibles ailleurs. En ce qui concerne son développement en tant que femme, Beauvoir n'a pu que pâtir de l'absence de soins paternels dans sa petite enfance, et de la désincarnation des liens au père pendant son enfance. Elle décrit leur relation comme étant dénuée de contact physique: « mon père était très distant de nous », et « je ne me rappelle pas m'être jamais assise sur les genoux de mon père: je

l’embrassais peut-être, comme ça, sur la joue; mais ça ne prenait jamais l’allure d’une étreinte, non, vraiment, pas du tout... » (FJ, p. 254). Surtout, elle a souffert du rejet par son père de son corps de femme. Est-il surprenant qu’elle ait développé une conception cérébrale de l’amour, qui « n’intéressait guère le corps » (MJFR, p. 230), et qu’elle ait toujours exprimé une méfiance vis-à-vis de celui-ci? En préférant Sartre à Jacques, puis à Algren, n’a-t-elle pas assuré que le compagnonnage intellectuel l’emporterait sur un amour physique, passionnel, dans lequel elle et sa future œuvre auraient pu se perdre³⁷ ?

Très souvent elle a commenté sur la chance qu’elle a eue que ses parents se soient réparti des rôles différents dans son éducation: « elle représentait le côté contingent, en même temps que la dimension morale et religieuse d’ailleurs; il représentait, lui, le côté intellectuel et l’ouverture sur le monde » (FJ, p. 256). Selon elle, les contradictions auxquelles elle était ainsi exposée lui auraient en fait permis de s’élèver au-dessus des deux sphères d’influence paternelle et maternelle. Ainsi elle aurait réussi à s’extraire de la foi maternelle grâce en partie à l’athéisme de son père. Cette interprétation de son éducation dichotomique est volontairement optimiste, car on pourrait arguer au contraire, que cette polarisation sexuelle est à l’origine des dichotomies qui traversent l’œuvre de Beauvoir et dans lesquelles le féminin est dévalué par rapport au masculin (la mère par rapport au père, le corps par rapport à l’esprit, l’autre par rapport à l’un). Combien de fois a-t-on reproché à Beauvoir d’avoir adopté une position masculine dans sa conception de la vie, position qui est peut-être la plus visible justement dans son étude de la condition féminine, *Le Deuxième Sexe*? Non seulement on lui a reproché son dégoût pour la sexualité et le corps féminins, sa vue négative de la maternité, mais aussi le fait qu’elle se positionnait en tant qu’observatrice des femmes, et non comme femme elle-même.

L'accent qu'elle a toujours placé sur les réussites intellectuelles, sa méfiance de toute manifestation organique sont aussi à relier à son identification avec la figure paternelle, et son rejet de la figure maternelle.

Son père a peut-être aussi eu plus d'influence sur son orientation vers la littérature plutôt que la philosophie qu'il n'est reconnu. Quand elle s'interroge sur les raisons de sa vocation d'écrivaine, elle cite « La première raison, c'est l'admiration que m'inspiraient les écrivains; mon père les mettait bien au-dessus des savants, des érudits, des professeurs. » (MJFR, pp. 196–7). Les deux opinions, la sienne et celle du père sont à peine séparées, comme si une communion de pensée existait sur ce sujet. Toril Moi ainsi que Michèle LeDoeuff ont analysé les raisons pour lesquelles Beauvoir a laissé ouvertement la philosophie à Sartre³⁸, peut-être peut-on rappeler que son « père n'avait jamais mordu à la philosophie » (MJFR, p. 219)? On peut donc être d'accord avec Lecarme-Tabone quand elle note le rôle primordial qu'a joué le père dans l'évolution de Beauvoir³⁹.

Sans aucun doute, Beauvoir reconnaît l'influence de son père sur sa vie intellectuelle, mais a-t-elle été juste dans la représentation qu'elle donne de lui dans ses livres? Quand elle présente la jeunesse de son père, les parallèles entre sa situation et celle de son père sont visibles, et d'ailleurs elle note leur ressemblance (MJFR, p. 58): tous deux brillants élèves, appréciés pour leur intellect par les parents du sexe opposé, avides lecteurs. Comme elle, et pour la même raison – le manque de fonds – le père doit s'équiper pour gagner sa vie, mais lui aussi « revendiquait son individualité: il se reconnaissait des dons, et voulait en tirer parti » (MJFR, p. 46). Malgré cette similitude, Beauvoir ne montre guère d'empathie pour son père dans ses textes. Au contraire, elle est tant occupée à en faire un symbole de sa classe qu'elle ne s'appesantit pas sur la fissure qui l'habite: le fait qu'il est pris entre l'aristocratie et la

bourgeoisie. Il méprise les « sérieuses vertus » de la bourgeoisie (MJFR, p. 47), ce qui fait qu'il ne se donne jamais les moyens de s'assurer une situation stable, mais par respect pour les conventions de son milieu, il ne peut faire profession de son amour du théâtre. Alors qu'en devenant professeur, elle suit son projet, s'assure un revenu et remplit à un niveau les espérances paternelles, Georges de Beauvoir n'aurait bénéficié ni d'une approbation paternelle, ni d'un revenu assuré en devenant acteur. La sympathie que Beauvoir éprouve pour cette passion du père pour le théâtre s'étend sur environ trois pages (MJFR, pp. 47–9), puis elle referme brusquement cette parenthèse: « Dans cette passion têteue se résumait sa singularité. Par ses opinions, mon père appartenait à son époque et à sa classe. » (MJFR, p. 50). S'ensuit un catalogue des opinions exécrables du père. Tout se passe comme si Beauvoir ne pouvait se laisser aller à explorer les complexités du père, parce qu'alors il aurait été plus difficile d'expliquer son dépassement. On suit indirectement les difficultés financières et professionnelles du père, qui erre d'un journal à l'autre, comme représentant ou employé dans leurs pages financières. Loin de respecter la singularité du père qui ne se plie pas aux valeurs bourgeoises, Beauvoir lui reproche son incapacité à tenir son rôle.

Bien que Beauvoir rapporte brièvement l'enfance du père, elle ne considère à aucun moment que l'histoire familiale de celui-ci, et la perte prématurée de sa mère aient pu influer sur son attitude lors de son adolescence à elle. En tant qu'adulte, elle n'envisage pas que pour un homme, l'adolescence de sa fille puisse être un passage difficile. Or, comme l'explique Liaudet, celle-ci « fait revivre au père sa propre adolescence, et les fantasmes infantiles qu'il a pu avoir ». En particulier il « éprouve un sentiment de perte. Avec la petite fille disparaissent tous les investissements qu'il avait pu faire » et « Les désirs oedipiens du père sont ravivés, dans la mesure où il n'a

pas su renoncer à sa mère. »⁴⁰. Or le lien entre Georges de Beauvoir et sa mère, trop tôt disparue, a pu rester fort⁴¹. Beauvoir s'en tient aux explications conscientes, rationnelles. Prendre en compte le poids de son histoire familiale sur le père aurait pu diminuer sa responsabilité et donc mettre en doute le bien-fondé de la rancœur de la fille. De même, elle ne s'étend pas sur son courage militaire, sur le fait qu'il n'a pas peur de la mort, sur son refus de participer au marché noir – caractéristiques attachantes que mentionne Hélène de Beauvoir dans *Souvenirs*.

La trajectoire du père n'est pas sans rappeler celle de Jacques. Le mariage bourgeois de Jacques, que Simone n'avait pas envisagé, le transforme à ses yeux en « bourgeois calculateur » (MJFR, p. 484), mais en fait cette caractérisation n'est-elle pas une simplification ou même une mystification? Beauvoir tait certains succès artistiques de Jacques et elle se concentre sur sa déchéance:

il resta le même, incapable à la fois de se couler dans la peau d'un bourgeois et de s'en évader. Il s'en alla fuir dans les bars son personnage d'époux et de père de famille; en même temps il essayait de s'élever dans l'échelle des valeurs bourgeois, mais non par un travail patient: d'un seul bond [...]. Sans aucun doute, ce destin s'est noué au cœur du petit garçon délaissé, effrayé [...]. (pp. 487–8)

Ce portrait n'est-il pas aussi et surtout celui du père? Les ressemblances entre Jacques et le père sont troublantes, et on peut se demander si elles sont dues à des ressemblances réelles – la fille étant tombée amoureuse d'un substitut du père – ou si un déplacement de l'un à l'autre s'est opéré au niveau de la narration.

Beauvoir a été déçue par ces deux hommes, qui lui ont pourtant beaucoup apporté dans sa formation, mais qui se sont détournés d'elle, et se conduisant en amante bafouée, elle les noircit dans ses récits. À partir du moment où le père l'a considérée non plus comme un esprit, mais comme une femme, et de plus une femme laide, la guerre a été déclarée entre eux, et *Mémoires* se veut le récit d'une victoire, celle de la fille contre ses parents. D'ailleurs dans *La Force de l'âge*, ne commence-t-elle pas par dire de Sartre et d'elle-même qu'en 1929 ils pensaient ne dépendre de rien, en particulier « en un sens nous étions tous deux sans famille » (FA, p. 23). Certes elle dénonce l'illusion de leur perspective d'alors et leur négligence de la psychanalyse, mais tandis qu'elle éprouvera le besoin de revenir sur le portrait de sa mère, elle a préféré rayer son père de son cœur de femme et d'esprit d'homme.

On peut aussi considérer *Mémoires* comme l'histoire du drame qui se joue dans les familles dans une société patriarcale et qui crée le malaise profond des petites filles, adolescentes et femmes qui sont prises entre une acceptation du rôle sexuel féminin, fait de passivité et soumission, et un désir de participation active au pouvoir, qui est phallique. Beauvoir, en devenant une intellectuelle, a opté pour la recherche du phallus (et l'écrasement du père), mais en filigrane de sa victoire dans cette voie, se profile la répression de sa féminité.

¹ Francis Jeanson, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre, suivi de deux entretiens avec Simone de Beauvoir* (Paris: Seuil, 1966, abrégé à FJ), p. 253.

² Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée* ([1958] Paris: Gallimard, coll. Folio, 1994, abrégé à MJFR); *La Force de l'âge* ([1960] Paris: Gallimard, coll. Folio, 1987, abrégé à FA); *La Force des choses I et II* ([1963] Paris: Gallimard, coll. Folio, 1986, abrégé à FC); *Tout compte fait* ([1972] Paris: Gallimard, coll. Folio, 1991, abrégé à TCF); *Une mort très douce* (Paris: Gallimard, 1964, abrégé à MTD);

Cahiers de jeunesse, 1926–1930, éd. Sylvie Le Bon de Beauvoir (Paris: Gallimard, 2008).

³ Beauvoir dit: « Mais je me demande si tout ne s'est pas joué, entre treize et dix-huit ans, précisément sur le fond que j'avais déjà acquis dans mes premières années, dans ma toute petite enfance » (FJ, p. 251).

⁴ Bizarrement, les *Cahiers de Jeunesse* relatent peu les affrontements avec ses parents. Il est intéressant de comparer la narration que fait Hélène de Beauvoir dans *Souvenirs* (Paris: Seguier, 1987, format Kindle) de l'« esclandre » que cause le père quand Simone et Sartre se rencontrent seuls dans la campagne de Meyrignac à celle qui figure dans *La Force de l'âge* (p. 20) et la simple « scène du dimanche 25 » dans les *Cahiers* (p. 754).

⁵ Jeanson défend son interprétation dans son livre *Simone de Beauvoir* (pp. 97–108).

⁶ Geneviève Shepherd, *Simone de Beauvoir's Fiction: A Psychoanalytical Rereading* (Bern: Peter Lang, 2003), p. 34.

⁷ Les auteurs suivants, parmi d'autres, décrivent le parcours de la petite fille à travers les différentes étapes qui la mènent vers la féminité adulte hétérosexuelle dans une société patriarcale: Jessica Benjamin, *Les Liens de l'amour*, trad. par Madeleine Rivière (Paris: Métailié, 1992) et « Father and Daughter: Identification with Difference – a Contribution to Gender Heterodoxy », *Psychoanalytic Dialogue*, 1(3) 2009: pp. 277–299; Alain Braconnier, *Les Filles et les Pères* (Paris: Odile Jacob, 2008); Didier Laru, *Père-fille: Une histoire de regard* (Paris: Albin Michel, 2006); Jean-Claude Liaudet, *Telle fille quel père?* (Paris: L'Archipel, 2002), Christiane Olivier, *Les Enfants de Jocaste: L'empreinte de la mère* (Paris: Denoël/Gonthier [1980], 2001).

⁸ Deirdre Bair, *Simone de Beauvoir: A Biography* ([1990] London: Vintage, 1991), p. 49.

⁹ Benjamin, « Father and Daughter », p. 282.

¹⁰ Benjamin, *Les Liens de l'amour*, p. 116.

¹¹ Dans « Father and Daughter » Benjamin insiste sur le fait que l'amour identificatoire de la fille pour le père peut comporter un élément érotique, p. 292.

¹² Liaudet en particulier, dans son chapitre « Le père à travers les âges de sa fille », parle même de « haine » éprouvée par la fille envers sa mère à cette période de son développement, *Telle fille quel père?*, p. 140.

¹³ Bair, *Simone de Beauvoir*, p. 620.

¹⁴ Shepherd affirme que « *Le Deuxième sexe* is in many ways as autobiographical as Beauvoir's memoirs. » (*Simone de Beauvoir's Fiction*, note 24, p. 34). Voir Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, II ([1949] Paris: Gallimard, Folio, 1990), chapitre « Enfance ».

¹⁵ Dans *Mémoires*, Beauvoir écrit: « j'avais entendu, autrefois, des femmes adultes uriner avec un bruit de cataracte; en pensant aux autres gonflées d'eau qu'elles enfermaient dans leur ventre, je ressentais le même effroi que Gulliver le jour où de jeunes géantes lui découvrirent leurs seins » (139).

¹⁶ Didier Laru, *Père-fille*, pp. 54–55.

¹⁷ Françoise Hurstel, « Le regard du père », *Adolescence*, vol. n° 49, no. 3, 2004, pp. 553–560, p. 554.

¹⁸ Hurstel, « Le regard du père », pp. 555–6.

¹⁹ Bair, *Simone de Beauvoir*, p. 61.

²⁰ « Simone de Beauvoir, absolument », Christine Lecerf, <https://www.franceculture.fr/emissions/simone-de-beauvoir-absolument/simone-de-beauvoir-15-une-jeune-fille-rangee> [consulté le 2/12/2016].

²¹ Isabelle Grellet et Caroline Kruse, *Des jeunes filles exemplaires, Dolto, Zaza, Beauvoir* (Paris: Hachette Littératures, 2004), p. 23. Simone de Beauvoir signale que son père « admirait la sagesse des romans de Colette Yver » (MLFR, p. 145).

²² Grellet et Kruse décrivent la situation de Dolto, Zaza, et Beauvoir comme « intenable » (p. 180).

²³ Alex Hughes, « Murdering the Mother in *Memoirs of a Dutiful Daughter* » in Fallaize, Elizabeth (dir.), *Simone de Beauvoir: A Critical Reader* (London & New York: 1998), p. 123.

²⁴ Hughes, « Murdering », p. 124.

²⁵ Alain Braconnier, *Les Filles et les Pères*, p. 71.

²⁶ Benjamin, « Father and Daughter », p. 280, mon emphase.

²⁷ Benjamin, « Father and Daughter », p. 285.

²⁸ Benjamin, « Father and Daughter », p. 288.

²⁹ Dans *Les Enfants de Jocaste*, Christiane Olivier écrit: « Aimer, c'est chercher consciemment ce qui nous a manqué, et retrouver le plus souvent inconsciemment ce que nous avons déjà connu » (p. 125). Sartre peut un temps remplir ces deux fonctions pour Beauvoir, lui permettant de renouer avec les deux figures maternelle et paternelle.

³⁰ Bair, *Simone de Beauvoir*, p. 55–6.

³¹ Ursula Tidd, *Simone de Beauvoir, Gender and Testimony* (Cambridge: Cambridge University Press), 1999, p. 122.

³² Anne Strasser, « Les figures du ‘je’ ou la question de l’identité dans les écrits autobiographiques de Simone de Beauvoir », in *(Re)découvrir l’œuvre de Simone de Beauvoir: Du Deuxième Sexe à La Cérémonie des adieux*, Julia Kristeva, Pascale Fautrier, Pierre-Louis Fort, Anne Strasser (dirs), (Lormont: éditions Le Bord de l'eau, 2008), pp. 113–23.

³³ Danièle Sallenave, *Castor de guerre* ([2008] Paris: Gallimard, Folio, 2009), p. 17 et p. 14.

³⁴ Jane Heath, *Simone de Beauvoir* (London: Harvester Wheatsheaf, 1989), p. 47.

³⁵ Cette remarque, plus le fait que ses parents regrettent que quand Simone prépare l’agrégation elle ne soit pas un garçon, car elle aurait alors pu faire polytechnique, me font douter de leur total contentement quand ils ont découvert que leur premier enfant était une fille.

³⁶ Shepherd, *Simone de Beauvoir’s Fiction*, p. 23.

³⁷ Olivier dans *Les Enfants de Jocaste* note « un rapport de forces inversé entre le ‘plaire’ et le ‘savoir’, entre la ‘femme-objet’ et la ‘femme-intellectuelle’ » (p. 71).

³⁸ Michèle Le Doeuff, « Simone de Beauvoir: les ambiguïtés d’un ralliement », *Magazine Littéraire*, 320 (1994), pp. 58–61, et Toril Moi, *Simone de Beauvoir: The Making of an Intellectual Woman* (Oxford UK & Cambridge USA: Blackwell, 1994).

³⁹ Éliane Lecarme-Tabone, Mémoires d’une jeune fille rangée *de Simone de Beauvoir* (Paris: Gallimard, 2000), p. 111.

⁴⁰ Liaudet, *Telle fille quel père?*, p. 189.

⁴¹ En fait, Bair, soulignant les ressemblances entre la femme de Georges et sa mère, conclut que « he had married his mother » (*Simone de Beauvoir*, p. 31).